

Des sports en décor

des tatouages aux cicatrices

Collection *Le corps en question*

Y. Le Hénaff, S. Héas

Des sports en décor
des tatouages aux cicatrices

A mon frère Sébastien et sa
première cicatrice sportive.

Ouvrages des mêmes auteurs :

Héas S., (2004). *Anthropologie des relaxations : des moyens de loisirs, de soin et gestion personnelle ?*, Paris, L'Harmattan, collection Mouvement des sciences, juillet, 424 p..

En collaboration :

Bodin D., Héas S., (2002). *Introduction à la sociologie des sports*, Paris, Edition Chiron, janvier, 252 p..

Bodin, D., Robène, L., Héas, S. (2004). *Sports et violences en Europe*, Strasbourg, Editions du Conseil de l'Europe, août, 249 p..

Introduction

Le corps, aujourd'hui, est omniprésent. Il est découvert et décliné sous toutes les formes, tous les formats et dans tous les médias. Dénudés, contrôlés, défiés, martyrisés, rejetés, la liste est longue. Sa présence est devenue tellement habituelle qu'elle semble aller de soi. Toutes nos pratiques le mettent en jeu et pourtant, peu d'interrogations le retiennent. A chaque interaction, sa présence se révèle. Cette évidence corporelle néglige, et gomme toute construction sociale sous-jacente.

Pour autant, le corps est une infinité : « chose et signe, vivant et objet » (Fintz, 2000, 384). Impossible de le réduire à un code, à un outil, un jeu, un plaisir, un symbole ou une sensation... Chaque manifestation corporelle met en lumière la difficulté d'entreprendre son analyse. Tous ces statuts sont conflictuels et difficiles à définir. Il existe une multitude de corps en un, qui sont dans les faits imbriqués, et capables à tout moment d'évoluer selon les contraintes, les contextes et les volontés individuelles. Il s'affiche d'ailleurs comme la représentation ultime de l'individu, ce qui se donne à voir, le premier mode d'interaction entre les acteurs : « même si un individu peut s'arrêter de parler, il ne peut cesser de communiquer à travers un idiome corporel, soit il dit quelque chose de vrai ou de faux, mais il ne peut pas ne rien dire » (Goffman, 1973, 35). Avec les avancées technologiques, et notamment biomédicales, il est projeté en objet de connaissance, et ses usages, en conséquence, ont largement évolué. L'anatomie « n'est plus un destin mais un accessoire de la présence, une matière première à redéfinir, un lieu idéal de mise en scène » (Le Breton, 2000, 143). L'artifice est de mise (en scène), puisqu'il est censé, mieux que tout autre nous définir. Il faut donc le bâtir à son image, véritable altérité, en usant éventuellement et de plus en plus nécessairement des possibilités technologiques actuelles (Le Breton, 1990). Il reste et demeure en ce sens largement le produit d'un façonnement social et culturel où les relations de l'homme contemporain à son corps et celui de ses comparses ne cessent d'évoluer (Le Breton, 1990 ; Detrez, 2002). Les cultures humaines modifient constamment les prescriptions et les proscriptions à son encontre. Les sociétés occidentales ne font sur ce point aucune preuve d'originalité. Nos activités et habitudes tendent chaque jour à le transformer, de façon plus ou moins conforme à des attentes, individuelles et collectives. « L'indigence, le labeur, les maternités, la maladie marquent, usent, tordent les corps, les plient, les voûtent, les rident précocement, là où l'aisance, l'oisiveté et la santé permettent de les entretenir, de les conserver plus frais, plus lisses et plus droits. Se dépose ou s'imprime ainsi dans les chairs- et jusqu'aux os- le texte de leur histoire, les stigmates de leur origine, les empreintes de leur trajectoire, voire les indices de leur destinée » (Perrot, 1984, 184). Les régimes alimentaires, chirurgies, maquillages et autres pratiques participent de cette transformation, plus ou moins volontaire, et visent à rendre le corps en adéquation avec certains modèles esthétiques éphémères ou plus durables.

1) Le sport comme focale particulière ?

Il n'est donc pas novateur de préciser que le corps cristallise aujourd'hui nombre d'attentes, en particulier pour le sportif, mais aussi pour le tout venant. Les exigences contemporaines tendent à optimiser le rendement corporel dans tous les secteurs de la vie : familial, conjugal, professionnel, ludique.

Nous considérons, après d'autres, que « la connaissance du sport (est) la clef de la connaissance de la société » (Elias, 1986, 25). La féminisation progressive et difficile des pratiques sportives en est un exemple (Louveau, 1986, 1996 ; Arnaud, Terret, 1996). Les pratiques sexuées tendant graduellement à s'effacer avec l'émancipation de la femme, la libération de son corps, l'effacement du rôle qui lui était traditionnellement dévolu de mère et d'épouse, mais peut être aussi tout simplement son autonomie morale et financière... Etymologiquement le sport trouve son origine

dans le vieux français desport de l'ancien verbe se déporter qui signifiait se divertir, s'amuser, s'ébattre. La notion de ludisme semble prévaloir à l'origine de ce mot. Mais cette définition étymologique, pour utile qu'elle soit, ne nous apprend cependant rien de son histoire sociale et ne permet pas de savoir à partir de quel moment, ni pour quelles activités il convient de parler de sport (Bodin, Héas, 2002). Reste que le sport rassemble des pratiques physiques et corporelles, codifiées, réglementées, organisées par les fédérations nationales et internationales, mais aussi des pratiques en marge de celles-ci. Nos analyses concernent justement ces deux types de pratiques : de la moins institutionnalisée (le freeride) au davantage légitimée (le rugby). Cette alternance permet artificiellement de couvrir l'ensemble du spectre des sports contemporains.

Aujourd'hui, il s'agit largement de maximiser l'usage du corps, sans le détruire inconsidérément (le "cramer" dans le jargon sportif), ce qui est d'autant plus vrai pour l'athlète, toujours sur la corde raide de la blessure et du surentraînement. Difficile alchimie réitérée de façon journalière. L'utiliser sans l'user deviennent dès lors les maîtres mots. Deux écueils pointent : l'excès et le défaut de préparation physique (Detrez, 2002). Ces attentions particulières auxquels se livrent, quotidiennement ou presque, les compétiteurs se surajoutent à celles de "monsieur tout le monde", en entrant parfois en contradiction. Ils semblent d'ailleurs parfois se distinguer par une gestion du corps éloignée de celle du stratège hors pair : « *chez le sportif, pas de calcul propre à l'homo economicus. Pas de modèle rationnel d'évaluation du risque. L'affectivité des acteurs est toujours première* » (Le Breton, 2003, 88). Le travail sportif, à un certain niveau de performance, remodèle profondément les anatomies, que ce soit en volume ou en forme. Elles sont redéfinies pour des exigences compétitives. Ainsi, « *le corps du boxeur est son moyen de production et le produit de son entraînement passé* » (Wacquant, 2003, 188).

La sociologie s'est intéressée, tardivement dans son histoire, mais de façon prolifique ces dernières années aux problématiques corporelles. Cet intérêt, relativement nouveau, semble d'ailleurs faire l'écho des aspirations des années 1970 : libération des corps notamment au niveau sexuel, refus des contraintes inutiles et des figures tutélaires de l'autorité (police, école, famille), importance de l'image, etc. Ces nombreuses mutations n'ont pas manqué d'être interrogées. Notre focale se propose, à la suite cet héritage de comprendre la façon dont le sport marque, notamment symboliquement, mais aussi visiblement, les corps de ses adeptes, et avec quelles conséquences. D'abord en s'intéressant à des marques corporelles volontaires, des tatouages plus précisément dans le cadre du ski extrême. Ensuite, en s'attardant sur les conséquences de la pratique du rugby sur les femmes qui s'y adonnent, au travers de leurs marques corporelles involontaires : hématomes, cicatrices, éraflures, etc. Les deux logiques sont, certes, complètement opposées, entre la demande de marque et le fait de les subir. Ces deux approches sont pourtant largement complémentaires et permettent de proposer un éclairage de ces corps et, plus précisément, de ces peaux sportives, notamment dans le cadre de sports peu médiatisés.

2) Des terrains Outsiders

Le choix d'une population d'étude n'est à ce titre jamais anodin. Pourtant il est raisonnable de se demander quel dénominateur commun anime le freeride, composé en majorité d'hommes, souvent qualifié d'activité de pleine nature, informelle, et le rugby féminin, activité fortement standardisée dans sa version masculine, largement déclassée et imprégnée de ce modèle dominant dans sa version féminine (Mennesson, 2005 ; Saouter, 2000 ; Héas, Bodin, 2003). Ces deux pratiques sont d'abord marginales, confidentielles, voire outsiders, et à ce titre, véhiculent nombre de préjugés. Elles proposent, ensuite, un rapport au corps qui apparaît particulier, instrumentalisé (mais n'est-ce pas le cas de tous les sports de haut niveau ?), mais surtout en marge de modèles largement dominants.

Ces deux études, qui sont deux regards sur le corps contemporain, comme il en existe de nombreux autres, sont probantes à leurs niveaux, et n'ont pas vocation à être généralisées. Elles valent pour ces deux pratiques, et pour elles seulement. Ces deux monographies constituent une façon d'appréhender les corps sportifs, dans leurs exigences, leurs particularités

Le marquage du corps, volontaire ou non, en pleine expansion aujourd'hui, notamment grâce aux tatouages, piercings, etc., n'est jamais anodin. D'abord, inévitablement il convoque le regard, et donne la part belle à l'interprétation. La peau n'est pas une surface neutre, ni vide de sens. Elle « *est l'interface qui marque la limite avec le dehors et maintient celui-ci à l'extérieur, c'est la barrière qui protège de la pénétration par les avidités et les agressions en provenance des autres, êtres ou objets* » (Anzieu, 1985, 18). Les marques corporelles sont parfois des sources de contradictions et de conflits pour celles et ceux qui sont amenés à les découvrir, désagréments qu'ils tentent, au quotidien ou presque, de minimiser la portée, par des artifices, dont il conviendra de souligner les conditions et moments d'utilisation.

Ce détour par les traces sportives met plus globalement en évidence les réponses aux logiques sous jacentes d'exclusion (Elias, 2004) par le corps, dont peuvent être victimes ces jeunes hommes et femmes marquées. L'analyse de ces traces devient donc bien moins anecdotique qu'une lecture première laisserait envisager, car « *elles soulignent la question de la liberté d'actions des sportifs et des êtres humains en général au sein d'organisations modernes* » (Héas, Le Hénaff, 2006, 33). D'apparence légère cet examen permet, au contraire, un questionnement sur le corps contemporain, au travers de pratiques aussi diverses que le rugby et le ski extrême. Sur la peau, en effet, vient « *s'inscrire sous forme de représentations complexes [...] les stimuli du monde extérieur et l'intimité corporelle* » (Berger, 2005, 359). Dans le passé comme actuellement, le tatouage est toujours davantage qu'une simple marque tégumentaire, autre chose que de l'encre injectée, de même que la cicatrice représente plus que de la chair entaillée. La réalité à la fois complexe et mouvante du corps moderne, dont nous proposons quelques éléments de compréhension à travers cette double enquête, participent, en effet, à des logiques qui sont bien plus profondes et qui ne peuvent se résumer à des considérations exclusivement esthétiques. Il est bien au contraire, nous le postulons ici, un révélateur profond de notre système de normes et de valeurs (Héas, 2006).

La sociologie du quotidien, du "banal", dans laquelle s'inscrit sans prétention notre argumentaire au sein de ces territoires sportifs marginaux n'est, à notre sens, en aucune façon impropre à l'intérêt scientifique, contrairement à ce que laisserait supposer une position "profane". Ce quotidien apparaît au contraire comme un formidable laboratoire du social, fourmillant de potentielles connaissances, encore non questionnées. Les interrogations qui paraissent au premier regard anecdotiques, les « questions de chiffons » (Simmel, 1991), sont des outils inépuisables pour espérer comprendre l'activité de nos sociétés, de puissants révélateurs de celles-ci. Le principe de cette approche du terrain est, plus récemment, édicté par Kaufmann (1995 ; 2002) : il faut que « *le microscope aille au plus fin pour dégager des idées de portée générale* » (1995, 9).

Dans ces études, nous avons pour ambition de questionner la participation des marques involontaires dans la construction d'une identité conflictuelle, navigant entre plusieurs cercles (Gauchet, 2002) qui s'entrechoquent, par leurs investissements symboliques, et les mises en scène (corporelles) effectuées autour d'eux. La relation du pratiquant à sa marque, sera analysée anthropologiquement, en se demandant comment les différentes sphères sociales l'aident et l'influencent dans ses conduites et ses attributions de signification, en déplaçant la problématique identitaire de la pratique sportive (Louveau, 1996, Mennesson, 2005) vers le corps. « *Malgré sa croissance rapide et son extrême dispersion, la jeune sociologie du corps n'a prêté que peu d'attention aux diverses manières dont les mondes sociaux spécifiques investissent, façonnent et déploient les corps humains* ». (Wacquant, 2003, 181). Il s'agira de comprendre comment ces jeunes hommes et femmes s'approprient une marque et comment ils la réinvestissent symboliquement, notamment à travers leur sport.

Par ailleurs appréhender des pratiques sportives confidentielles par une telle approche s'est avérée intéressant dans la compréhension de l'activité elle-même, mettant en lumière certaines facettes indécélables autrement. C'est un moyen détourné mais approprié de les approcher. D'une même manière paradoxale, analyser les marques corporelles, et plus globalement le corps, à travers une pratique marginale, permet un élargissement du questionnement.

Cette double étude est, ainsi, le point d'orgue d'un questionnement des normes et des pratiques corporelles de l'acceptable et du condamnable, en particulier chez la femme. De la marque sur la femme, plus encore que sur l'homme, découle suspicions et préjugés. Croyances erronées qui sont activées par la pratique du rugby ou du tatouage, tous deux largement suspectés. La femme est-elle constituée naturellement et donc culturellement pour supporter les chocs du rugby ? Quel est l'intérêt de s'automutiler, surtout quand les conséquences sont définitives ?

1) Addenda méthodologique

Un petit détour méthodologique devra, l'espace de quelques instants, nous détourner de ces corps et peaux sportifs, pour fournir quelques éléments quant aux préférences méthodologiques, aux outils proposés, et à leur utilisation dans notre démarche scientifique. Ces précisions permettent une plus grande lisibilité de ces travaux de recherche. Comprendre les résultats obtenus à la lumière des procédés sélectionnés incite à les recadrer, à sans cesse les re-contextualiser.

La méthode plébiscitée se veut compréhensive, et fortement imprégnée du courant interactionniste. Beaucoup de références et de concepts y sont puisés. Cette microsociologie s'adapte, pensons-nous, parfaitement à ce travail car elle s'est installée comme spécialiste des situations de face à face. En outre une part importante est laissée à la réflexivité de l'acteur, indispensable devant une problématique qui investit le vécu. Notre posture vise en effet plus à comprendre qu'à expliquer, sur un modèle empathique qui ambitionne à découvrir des systèmes de représentations. Les entretiens ont donc naturellement constitué la base de ces études, auxquels sont venus s'adjoindre l'observation, et dans une moindre mesure le questionnaire. En ce sens, les acteurs ont toujours été considérés comme des pôles d'informations privilégiés, assistant le chercheur dans sa quête. Nous notons « assister » à dessein, car ces pratiquant(e)s ont été assimilés à des « *savant(e)s pratiques* » (Sacks, 1992), sans pour autant adhérer aveuglément à leurs verbatim.

Comprendre l'importance symbolique et pratique de la marque corporelle volontaire et involontaire dans une population sportive, ou autre, c'est nécessairement explorer des vécus, des pensées, des attitudes et des représentations propres à l'individu. L'objet essentiel de nos recherches est dès lors double : l'expérience que les acteurs ont du monde social, dont vont découler leurs conceptions et les pratiques vis-à-vis de la marque. L'expérience propre à l'acteur se sonde dans la manière dont il a vécu et interprété les situations dans lesquelles il évoluait. Comment à partir d'une situation dans laquelle il est plongé, l'individu la définit, construit des significations, et agit ? C'est dans les expériences et les pensées construites que se bâtit le sens dans l'action. Les modalités d'interprétations et de pratiques propres à un individu seront ainsi recueillies. Mais ces modalités ne se donnent pas directement à voir au chercheur, elles sont du domaine de l'invisible, ou du peu visible. C'est donc dans les discours qu'il a fallu creuser nos réponses.

Pour faire émerger ces différents points, (de manière plus ou moins intentionnelle), nous avons veillé à laisser une impression de liberté maximum à ces propos sportifs. La linéarité et l'ininteruption ont été ambitionnées pour que se dévoilent ces réalités sans anicroches. L'acteur sportif ne devait à aucun moment se sentir contraint ou bridé dans sa parole, même si cela a pu, parfois, écarter sensiblement du questionnement sur les marques corporelles. Soulignons tout de même que favoriser l'expression n'implique pas une passivité de l'interviewer. Celui-ci reste au contraire le garant du cadre. Il dirige, mais habilement, laissant aux sondés cette impression de maîtrise du dialogue. La parole est davantage libérée quand on a le sentiment d'être maître de

l'information ; la gêne de l'expression, si elle existait, s'estompe, contribuant à créer un climat de confiance. Cette voie est nécessaire si l'on considère que cette confrontation est une exposition sociale, une situation de face à face et d'influence réciproque (Goffman, 1974), où la « *dimension sociale et interpersonnelle augmente la difficulté méthodologique* » (Blanchet, Gotman, 2001, 31). C'est un individu qui est interrogé, pas une chose inanimée, le chercheur en sciences humaines et sociales plus qu'ailleurs a, ipso facto, « *affaire à un objet qui parle* » (Bourdieu et al, 1968, 54). Le travail s'effectue sur l'activité humaine, et sa réflexivité. Cette particularité du travail sur de "l'humain" implique une attention particulière quant à la mise en place du protocole interrogatoire, et de sa portée interprétative. Il a fallu ainsi intégrer la situation de face à face en connaissant ces règles (et devoirs !) de fonctionnement. Cela nous a amené à appréhender cette interaction particulière que constitue l'entretien comme une représentation théâtrale, constituée de principes dramaturgiques. Cette approche interactionniste classique, fortement empreinte des travaux de E. Goffman, permet de se doter d'outils aptes à reconstruire le contexte situationnel. Cette lecture du monde social se transforme en un cadre particulièrement opérant pour considérer sa complexité et l'intégrer dans l'analyse du discours. En effet, l'environnement général influe sur l'interaction, et ce à trois niveaux : temporellement, scéniquement et via la distribution des rôles. La maîtrise de ces trois paramètres a eu un double intérêt dans la situation de face à face : d'abord de maximiser les verbalisations. Ensuite de standardiser la démarche afin de faciliter la comparaison et l'inférence. L'analyse du discours s'y est ainsi pleinement référée.

Le résultat de l'entretien, retranscrit sous forme de verbatim, est le reflet de l'activité d'un acteur. C'est son point de vue qui transpire, sa façon de voir les choses, la manière dont il les a ressentis, ce dont il se rappelle. La métaphore du filtre se révèle parfaitement appropriée pour comprendre comment il est possible d'enregistrer nos actions au quotidien. On ne regarde la réalité qu'à travers son propre prisme, constitué par l'accumulation d'expériences, de connaissances, de rencontres, etc. La vision est donc toujours partielle, voire partielle, renvoyant à la subjectivité de celui qui l'énonce. C'est pourtant à travers ses yeux que se lit la réalité, et le chercheur doit l'accepter, et s'adapter. La réalité n'est pas apportée "sur un plateau". Certains aspects seront éludés, voire amputés, d'autres encore exagérés, sciemment ou non. N'enregistrant qu'une partie de la réalité, notre population ne pourra nous en retranscrire qu'une fraction encore plus limitée. Et encore cette fraction peut-elle être manipulée. Les non dits que nous pourrions alors mettre en évidence en croisant les données sont d'autant plus précieux. Une certaine résistance dans le but de ne pas perdre la face est aussi possible, surtout en ce qui concerne un objet aussi intime que le corps. En ce sens on cherche souvent à ne pas apparaître de premier abord trop en contradiction avec des modèles socialement valorisés.

« Mais bon, faut pas pousser, quoi, on reste des femmes avant tout. On sait être féminine. C'est pas parce qu'on fait du rugby... »

Alors qu'une fois la confiance acquise, et la mémoire ravivée...

« Bon c'est vrai que quand tu vois certaines équipes, elles sont pas toutes super coquettes... y'en a certaines franchement. Y'a des équipes, c'est des vrais mecs. »
Marjorie, 23 ans, quatre ans de rugby.

Il faut noter de surcroît qu'il est difficile d'accepter d'être jugé, surtout quand la réciproque n'est que peu ou pas possible, comme c'est le cas dans l'entretien. Une attention toute particulière a donc été apportée à déceler d'éventuelles stratégies de compensation de ce handicap. Une question nous paraît essentielle pour éclairer, au moins en partie, ce que nous venons d'évoquer : que cherche l'enquêté quand il accepte une entrevue avec un sociologue ? Les discours et les stratégies de défense ne sont pas identiques si l'on vient par curiosité, par sens civique, pour se confier, ou faire plaisir. Une fois cette interrogation clarifiée, il est plus aisé de comprendre ce que l'acteur risque de gagner ou de perdre dans la partie, et donc de permettre une meilleure lisibilité des stratégies. Si nous n'avons jamais évoqué clairement le sujet avec eux et avec elles, quelques éléments nous

permettent d'échauffer des hypothèses. La raison principale de leur consentement est, pensons-nous, de pouvoir faire découvrir « sous un autre angle » leurs pratiques, largement connotées socialement. La reconnaissance personnelle est sans doute un autre élément de réponse, et enfin dans une moindre mesure, la curiosité. La confiance, même si elle a pu se faire jour pour certains, n'existait que dans des proportions minimales, et ne se révélait généralement qu'en cours d'interview.

Cette mise au point méthodologique ne saurait être complète si l'on ne s'attardait pas quelques instants sur les spécificités de l'objet : une marque sur la peau. Le corps n'est pas un objet neutre. Il est, bien au contraire, fortement investi et choyé. Il est la (re)présentation visible de l'acteur, ce qui se donne à voir de lui. Il est apparent, mais paradoxalement difficile à aborder. De nombreux tabous parsèment sa présence, alors même qu'il est de plus en plus affiché, et vraisemblablement de plus en plus dénudé. Mais c'est peut-être justement parce qu'il est un ingrédient déterminant du prestige et de la figuration sociale qu'on peut observer certaines formes de résistance, qui se dessinent dans l'interaction. Il y a un véritable désir (et même devoir) de ne pas perdre la face. L'acteur joue sur l'expression corporelle pour influencer l'impression laissée. Peut être plus ici que dans d'autres études, il y a ce jeu d'influence, qui demande à l'enquêteur plus de perspicacité, d'entêtement mais aussi de finesse. L'individu met ainsi en avant certaines parties de son anatomie, d'autres au contraire en retrait. Certaines zones sont plus sensibles dans le sens où elles constituent des tabous (parties sexuelles, symboliques, etc.) (Le Breton, 1992, 2002). Les questions que nous traitons sont donc autant d'intrusions dans la sphère privée, même si elles ont été préalablement acceptées. Il y a une certaine réticence à parler de son corps, de la perception que l'on en a, de son entretien, surtout quand la discussion n'est pas réciproque. Naïvement, nous serions tentés de penser que de tels problèmes ne se posent pas, étude scientifique oblige. Le corps serait donné à voir à un œil neutre, comme lors d'une consultation médicale idéale typique. Mais ce ne sont pas des faits objectifs, ou non réflexifs qui sont portés à la connaissance, mais des représentations et des attitudes. Chaque enquêté se livre intimement, à des degrés variables. D'autre part, certaines cicatrices peuvent évoquer des moments de souffrance, mal vécus (blessures, douleurs, etc.). La difficulté de faire parler est d'autant plus évidente. Il existe de la pudeur sur certains sujets, qui est difficilement maîtrisable. Et la pudeur n'est pas seulement corporelle, c'est ce qui « *retient d'accomplir [...] toute action ou sa représentation condamnée par un code moral* » (Mardon, 2006, 416).

Les retranscriptions proposées au fil de la présentation ont volontairement été laissées telles quelles, avec leurs hésitations, leurs vocabulaires parfois haut en couleur. Cette faiblesse académique se fait au profit d'un meilleur rendu monographique. Enfin, les prénoms présentés tout au long de ce travail sont fictifs, tout comme ceux des clubs, en vue de préserver, un tant soi peu, leur anonymat.

